
Les chrétiens d'Orient

Pierre Rondot

La "persistance des minorités" face à l'Etat ne se limite pas aux ethnies, elle touche aussi, notamment en Méditerranée, les communautés religieuses. Les chrétiens restent dans la région de la Méditerranée orientale soumis aux pressions de toutes sortes, à la montée de l'islamisme politique comme aux conséquences du conflit israélo-arabe. Pierre Rondot en présente ici une analyse d'ensemble.

Arméniens, reconnaissables d'emblée de par leur patronyme; Libanais maronites, prompts à exposer les dramatiques problèmes actuels de leur pays; Coptes d'Egypte, Chaldéens d'Iraq, moins faciles à identifier de prime abord, sont nombreux dans nos villes d'Europe occidentale. Et le promeneur parisien peut visiter plusieurs de leurs églises. Citons seulement les plus connues: la cathédrale arménienne Saint-Jean-Baptiste, édifiée dans le style national traditionnel¹; Saint-Julien le Pauvre, grec catholique, typique sanctuaire médiéval d'Ile de France, mais doté d'une iconostase byzantine²; Notre Dame du Liban, maronite, accolée à un foyer très actif³.

Mais les problèmes spécifiques des chrétiens d'Orient sont le plus souvent ignorés, car ces chrétiens, leurs communautés et leurs peuples, sont mal connus. Assurément, certains grands événements concernant les chrétiens d'Orient ne sont pas oubliés en Europe: par exemple l'exode et le massacre de centaines de milliers d'Arméniens d'Anatolie durant la première guerre mondiale, et tout récemment, au Caucase, le rétablissement de l'indépendance de la République d'Arménie; les bouleversements qui ont éprouvé, depuis 1975, les populations du Liban, et en particulier leurs composantes chrétiennes; le drame palestinien qui frappe conjointement les Arabes musulmans et chrétiens

et met en jeu le destin de Jérusalem, ville sainte des trois religions monothéistes... Mais sans doute beaucoup ignorent que les chrétiens d'Orient constituent, dans leur ensemble, un vaste groupe humain, à la fois très spécifique et très complexe, et qu'il s'agit, en l'occurrence, de millions d'hommes, porteurs de lourds problèmes qui leur sont particuliers. De cette information incomplète et, par surcroît, souvent partielle et déviée, découle une trop fréquente méconnaissance génératrice de préjugés, d'appréciations hâtives, de malentendus et de discordes.

Ces chrétiens d'Orient sont à la fois très proches de nous et différents. Leurs ancêtres furent chrétiens avant nos pères, et sont parfois venus les évangéliser. L'histoire de leurs origines les a groupés en communautés que des siècles ont consacrées et qui subsistent au sein des Etats modernes. Parmi eux se rencontrent les fidèles les plus zélés, mais aussi les esprits les plus «avancés». Et, en raison des structures traditionnelles qui subsistent dans maintes sociétés orientales, il advient qu'ils soient, en quelque sorte, chrétiens à titre non seulement religieux, mais «civil»; et donc, pour ainsi dire, plus «globalement» chrétiens que leurs frères d'Occident.

Même si l'évolution moderne tend à masquer ces aspects traditionnels, ceux-ci restent très significatifs. Les chrétiens orientaux d'aujourd'hui, même s'ils n'évoquent habituellement que quelques traits majeurs de leur histoire, restent profondément marqués par les fastes et les épreuves du passé. Tout débat, non pas seulement religieux, mais juridique, social ou politique, au sujet des chrétiens d'Orient, implique que l'on se réfère à ces bases historiques. On proposera donc ici une présentation, aussi élémentaire que possible mais qui restera complexe, des origines et caractéristiques religieuses et politiques des communautés chrétiennes de l'Orient. Ensuite sera examinée l'évolution, au cours des siècles, des relations de ces communautés tant avec l'Islam qu'avec l'Occident. Nous essayerons enfin une évocation de leurs principaux problèmes actuels.

Les chrétiens autour des métropoles orientales

La pluralité du christianisme oriental, réparti de nos jours encore en vivaces communautés, déconcerte souvent les observateurs occidentaux, parfois tentés de ne voir en elles que les ultimes survivances de vaines divisions issues d'arguties théologiques et entretenues par le conservatisme liturgique et l'égoïsme clérical. Même si ces particularismes ont parfois des aspects excessifs et peuvent comporter des conséquences absurdes et néfastes, ces communautés se

prévalent d'une authenticité découlant de leurs origines. Elles sont, en effet, issues de l'effort du christianisme naissant pour se mettre à la portée de tous les peuples et donc pour «s'incarner», en quelque sorte, dans les diverses civilisations en créant des «rites» qui les reflètent.

Le rite se caractérise principalement par l'emploi d'une langue liturgique, par l'articulation des offices et l'ordonnance des cérémonies, par l'aménagement du sanctuaire réservant le plus souvent un espace sacré accessible aux seuls officiants. Il se manifeste, à l'extérieur, par le maintien d'une hiérarchie ecclésiastique autonome. Chaque foyer initial de l'évangélisation aura ainsi son rite, marque d'une communauté distincte. A l'aube de la Chrétienté, les disciples orientaux du Christ se groupent en effet dans les métropoles culturelles et politiques, foyers initiaux de l'évangélisation, qui deviennent les capitales religieuses et juridiques de leurs communautés. A Antioche, en Syrie, les disciples du Christ sont, pour la première fois, appelés «chrétiens»; l'influence critique d'Aristote y prédomine. Alexandrie fera des fidèles d'Egypte les «Coptes», et elle les imprénera de l'idéalisme platonicien.

Jérusalem, peut-être s'en étonnera-t-on? n'est pas à l'origine d'un «rite»: elle fut, quant à la liturgie, du ressort de Césarée de Cappadoce, dont le rite demeura sans postérité. Mais, consacrée depuis Abraham par l'histoire du Salut, puis insigne lieu du supplice et de la Résurrection du Christ, elle est, pour les trois religions monothéistes, «la Sainte» entre toute, (en arabe al Quds).

En revanche s'imposa, sur le plan ecclésial, Byzance, bientôt pourvue de toutes les ressources d'une métropole impériale, mais portant aussi toutes les pesanteurs d'un pouvoir absolu: le rite qu'elle inspirera sera dit chez les Arabes «melchite», c'est-à-dire «royal».

Les Eglises de ces diverses métropoles relèvent de «patriarches», tandis que des «catholicos» gouverneront les chrétientés essaimées hors de l'Empire; ces titres sont toujours fièrement conservés aujourd'hui.

En Chaldée et Assyrie, d'où le rite tirera son appellation, une chrétienté d'ailleurs d'origine syrienne s'enracinera autour de Séleucie-Babylone. En Arménie, la chrétienté se développera autour d'Etchiedzine nom qui signifie: «le Fils unique est descendu».

Sécessions et réunions des Eglises orientales

Initialement, les Eglises des diverses métropoles orientales de l'Empire professent fidèlement la doctrine enseignée par les apôtres et leurs premiers disciples et gardée par le Souverain Pontife: elles sont unies à Rome. Très tôt, cependant, inquiétudes théologiques, divergences doctrinales, ambitions cléricales, pressions des pouvoirs,

commencent à compromettre cette unité chrétienne. La difficulté des communications et donc des contacts, l'éloignement de Rome où l'on est peu informé des modes de pensée et de comportement des Orientaux, et la proximité de Byzance, subtile, imaginative, autoritaire et ambitieuse, favorisent les malentendus d'où sortiront les hérésies, divergences doctrinales, et les schismes, ou sécessions ecclésiastiques. Ainsi seront peu à peu brisés tous les liens des chrétiens d'Orient avec Rome; seul le rameau maronite du rite d'Antioche entendra rester uni. Lors des Croisades, quelques chrétiens séparés reviendront à l'union avec Rome, et la communauté qu'ils formeront devra adopter le rite latin.

En revanche, lorsqu'à partir du XVI^{ème} siècle, le zèle de missionnaires catholiques venant d'Occident, plus éclairés que les desservants locaux, ramènera peu à peu à l'union avec Rome des éléments de toutes les communautés dissidentes, ces nouveaux catholiques conserveront leurs rites, dont bientôt les Souverains Pontifes, après Pie IX et Léon XIII, se plairont à louer la valeur liturgique et la beauté. Par la suite, des missionnaires protestants, souvent de haute qualité, rallieront, surtout au sein des communautés séparées de Rome, un certain nombre de prosélytes qui adopteront alors les diverses dénominations issues de la Réforme.

Et vers le terme de notre siècle se dessinent de part et d'autres de hautes démarches de réconciliation. Mais nulle unité théologique et spirituelle, hautement désirable jusque dans le souci social de paix, n'atténuera dans l'immédiat la réalité multi-séculaire des caractéristiques des communautés et la diversité qui en découle.

Pour connaître le peuple chrétien de l'Orient, il est donc nécessaire de considérer sa répartition en ces diverses communautés et de disposer de quelques indications sur celles-ci. Outre un tableau rassemblant et mettant en parallèle les caractéristiques de ces communautés, on trouvera donc, ici, de brefs aperçus de leur évolution historique et particulièrement des aspects de cette évolution qui ont dessiné les traits des communautés actuellement vivantes.

Née hors de l'Empire, l'Eglise assyrienne (ou chaldéenne)

Le premier hérésiarque notoire, Arius (256-336), nie la divinité du Christ; il est condamné, en 305, par le Concile de Nicée. L'arianisme ne s'enracine pas en Orient, mais il sera transporté par les Vandales en Espagne, puis en Afrique du Nord où, quelques siècles plus tard, il contribuera beaucoup à désagréger, face à l'Islam, le christianisme local.

En revanche, l'Eglise d'Alexandrie rétorquera, avec ferveur, que le Christ est fils de Dieu et Dieu lui-même; et certains de ses docteurs penseront bientôt qu'en sa personne la nature divine est prépondérante, sinon même seule présente: ainsi se formulera le monophysisme, qui connaîtra dans l'Empire byzantin, comme nous le verrons plus loin, un développement considérable, et s'insèrera durablement dans le Levant.

Mais, au début du Vème siècle, plusieurs théologiens contestent, en Syrie puis à Byzance, les enseignements monophysites. Un de ces théologiens syriens, Nestorius, homme de foi ardente et de grand talent, prêche avec éloquence. Insistant sur la dualité des natures dans le Messie, il en vient à compromettre l'unité de la personne du Christ, au sein duquel Dieu résiderait comme en un temple; sous la pression de l'Empereur, il est condamné, sans avoir été entendu, à Ephèse, en 431.

Mais la doctrine de Nestorius, enseignée par l'école d'Edesse (l'actuelle Ourfa), est adoptée, hors des frontières de l'Empire, par les chrétiens de Mésopotamie. Cette «Eglise orientale», fondée au IIIe siècle au-delà de l'Euphrate, et vraiment destinée à être l'Eglise de l'Asie, avait instauré, en langue araméenne de l'Est, le rite chaldéen. Le souverain iranien appréciera que ces chrétiens adoptent une doctrine réprouvée par ses ennemis byzantins, et leur manifestera donc une certaine bienveillance, que par la suite la domination musulmane ne reconduira pas toujours.

La foi et la vigueur de l'Eglise nestorienne de Mésopotamie lui inspireront le dessein de porter l'Evangile au loin. Dès le VIe siècle, ses moines atteignent la Mongolie et la Chine, et y fondent des chrétientés dont la fameuse stèle bilingue, araméenne et chinoise, de Si Ngan Fou⁴, atteste l'ampleur. Ces chrétientés, aventurées au loin et sujettes à des persécutions locales, s'étiolent en Chine mais se reconstituent en Asie centrale. Guillaume de Rubrouk (XIIIe siècle) et Marco Polo (fin du XIIIe début du XIVe siècle) les feront connaître à l'Europe étonnée. Il y aura au milieu du XIIIème siècle des souverains mongols chrétiens, et à la fin du même siècle l'Eglise nestorienne élira un catholicos d'origine mongole.

Cependant persécutions, violences et désordres désagrègent bientôt les chrétientés assyriennes non seulement dans l'Asie profonde, d'où elles disparaissent, mais aussi en Iran et en Mésopotamie, où subsistent, en plaine et dans les villes, quelques chrétientés chaldéennes d'une qualité remarquable, mais que les aléas de la conjoncture politique mettent parfois en situation difficile.

Depuis plusieurs siècles s'étaient incrustées dans la montagne kurde, au Sud du lac de Van, des tribus assyriennes vivant en une sorte de symbiose égalitaire avec les tribus kurdes musulmanes, dans la mouvance d'un catholicos nestorien héréditaire d'oncle à neveu. Cette étonnante symbiose se prolongera jusqu'en notre siècle. Mais ces tribus

ayant crânement, en 1915, déclaré la guerre à l'Empire ottoman, ont dû subir l'exode, puis de nouveaux drames en Iraq; la plupart de ces Chrétiens assyriens, émigrant une fois de plus, ont trouvé refuge en Syrie, dans la Djézireh.

Dans l'Empire byzantin, au lendemain du concile d'Ephèse, se poursuivent des débats théologiques, dont la souplesse, la subtilité et la richesse du vocabulaire grec permettent l'extraordinaire développement. Stimulés par la condamnation des thèses de Nestorius, certains théologiens, issus en particulier d'Alexandrie, insisteront sur l'unité de la personne du Christ, *prosopon*, jusqu'à nier la dualité des natures, *physis*, du Christ, et à compromettre ainsi la notion même de l'Incarnation.

C'est en vain qu'à la demande de l'empereur, Cyrille d'Alexandrie et Jean d'Antioche élaborent un compromis réduisant les divergences doctrinales; pour Dioscore d'Alexandrie, la nature divine du Christ a pour ainsi dire absorbé sa nature humaine. Le Concile de Chalcédoine (l'actuel Üsküdar, naguère Scutari, face à Istanbul), réuni en 451, en condamne clairement la doctrine monophysite. Mais celle-ci l'emporte, de façon durable, à Alexandrie; elle pénètre même dans le ressort d'Antioche, où, du nom d'un de ses zéloteurs, ses adhérents syriens seront, durablement, dits Jacobites.

L'Anatolie sera plutôt «chalcédonienne». Mais, à Constantinople, outre les querelles suscitées par le culte des images, les dissensions théologiques renaîtront à maintes occasions. C'est ainsi que certaines impératrices, telle l'illustre Théodora, épouse de Justinien (IV^{ème} siècle), seront monophysites. Les deux doctrines rivaliseront parfois et opposeront des factions populaires, comme le manifestera à l'Hippodrome la compétition des Bleus et des Verts.

Dans la Haute Syrie, le christianisme jacobite a longtemps maintenu, en dépit des invasions et de l'implantation de l'Islam, de robustes bastions. Mais, au lendemain de la Première Guerre mondiale, les Jacobites ont émigré en grand nombre vers la Syrie, où ils ont joué un rôle décisif dans le peuplement et la mise en valeur de la Djézireh. Leur patriarcat s'est alors transporté de l'antique monastère de Deir ez-Zafaran, près de Mardine, à Homs, puis à Damas. A l'heure actuelle, leur dernier foyer de l'Anatolie méridionale se désagrège, car les familles jacobites, faute de pouvoir faire donner à leurs enfants l'enseignement du christianisme, continuent d'émigrer peu à peu...⁵

L'affirmation maronite au Liban

Un rameau du rite d'Antioche, derrière un moine, Saint Maron, qui lui léguera son nom, se prévaudra d'avoir fidèlement conservé, dans la

haute vallée de l'Oronte, puis sur le Mont Liban, la doctrine chalcédonienne de la double nature du Christ. Plusieurs historiens contesteront ce fait, alléguant que, durant quelques années, les Maronites professèrent la thèse monothélite reconnaissant dans le Christ deux natures mais la seule volonté divine, et croyant, en cela, suivre la foi catholique romaine.

Fiers d'une constante fidélité à Rome, les Maronites s'établissent dans le Mont Liban où, en association avec les Druzes dissidents de l'Islam, ils participent, dès le XVI^{ème} siècle, à l'édification d'un émirat quasi libre, préfiguration de l'indépendance libanaise, (XVI^{ème}-début du XIX^{ème} siècle). Leur patriarche, qui retient fièrement la titulature d'Antioche, n'a jamais eu à demander confirmation au sultan ottoman.

Du temps de l'émirat, la prépondérance maronite, tant numérique que sociale, s'affirme dans la montagne. Elle est consacrée par le statut de la province autonome du Mont Liban (1861-1914) et consolidée par l'établissement du Grand Liban (1920), bientôt devenu République libanaise (1926), totalement indépendante en 1943. Mais l'évolution démographique, et les circonstances politiques, mettront peu à peu en question, et cette prépondérance, et le rôle majeur des chrétiens dans les structures politiques du Liban⁶.

Epreuves et persévérance de la nation arménienne

Comme la Chaldée, l'Arménie revêt d'un rite, en quelque sorte national, le christianisme qu'elle accueille, venant de Byzance. Dès la fin du III^{ème} siècle, Saint Grégoire l'Illuminateur baptise le roi naguère encore persécuteur, Tiridate, et avec lui la Nation. A la fin du IV^{ème} siècle, le moine Mesrop élabore l'alphabet qui revêt la langue d'une armure à l'encontre du grec, du persan, plus tard du turc et de l'arabe, et assure l'originalité du rite. Et, à la fin du IV^{ème} siècle, l'Eglise arménienne «grégorienne» condamne, en son concile de Vagarchapat, les décisions du concile de Chalcedoine auquel, étant alors aux prises avec les Perses, l'Arménie n'avait pas envoyé de représentant. Ainsi l'Eglise arménienne devient-elle plutôt anti-chalcédonienne que réellement monophysite, mais en tout cas séparée de Byzance «orthodoxe».

Les catastrophes qui frapperont l'Etat arménien ne compromettent pas la foi, mais affectent les structures de l'Eglise. Après la conquête de l'Arménie par les Turcs seljoukides en 1071, le Catholicos d'Etchmiadzine émigre à Sis, dans la «Petite Arménie» reconstituée en Cilicie. Quand la Petite Arménie succombe à son tour en 1375, le Catholicos regagne son siège d'Etchmiadzine, mais Sis conserve un

«Catholicos subordonné, dit de Cilicie», aujourd'hui émigré à Antélias au Liban. De plus l'Eglise arménienne, désignant par le titre de Patriarche des autorités religieuses subordonnées, place sous ce titre, au XIII^{ème} siècle, un prélat à Jérusalem, pour participer à la garde des Lieux Saints, puis un autre à Istanbul au XV^{ème} siècle, de façon à assurer auprès du pouvoir ottoman une juridiction ecclésiastique arménienne et donc de ne pas dépendre de la juridiction grecque. Ces diverses titulatures ne doivent pas faire méconnaître que l'Eglise arménienne a un seul chef, résidant à Etchmiadzine, élu par les instances ecclésiastiques arméniennes du monde entier, auxquelles le pouvoir soviétique avait toujours, à cette fin, ouvert l'accès de l'Arménie. Si on ajoute qu'il existe aussi un patriarche arménien-catholique sis à Beyrouth, on entrevoit la complexité, déroutante pour les Occidentaux, de certaines structures ecclésiastiques des chrétiens d'Orient.

Infiniment industriels, habiles et avisés, les Arméniens acquièrent à Istanbul, au cours du XIX^e siècle, une situation économique, sociale, voire politique, leur permettant même d'obtenir une «Constitution». Mais le passage progressif de leurs foyers du Caucase sous une loi chrétienne, celle des tsars, et les contacts occidentaux de leurs élites, suscitent une volonté d'émancipation qui s'exprime, en Anatolie, par une série de révoltes.

Peu après le début de la Première Guerre mondiale, la proximité du front russe incite les Ottomans à opérer une déportation massive, ponctuée de massacres, de la population arménienne des vilayets orientaux. Ceux de ces proscrits arméniens qui survivent, réfugiés en pays arabes et surtout au Liban, créent des communautés vivaces et bientôt prospères.

Les Arméniens ont continué de combattre, aux abords du Caucase, jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. Ils ont vu leur République reconnue en 1920 par le Traité de Sèvres, mais n'ont pu éviter son absorption dans l'ensemble soviétique, dont elle vient, comme l'on sait, de s'émanciper. Répandus dans le monde entier, solidaires en dépit de leurs divisions de partis, actifs, éduqués, industriels, les Arméniens ne pourront que jouer un rôle majeur dans le destin futur des chrétiens d'Orient: ils constituent un de leurs plus solides espoirs.

L'Eglise copte d'Egypte, la plus grande chrétienté du monde arabe

La chrétienté d'Egypte, très ancienne, affirme avoir été fondée à Alexandrie, par l'apôtre Marc, dès le milieu du premier siècle. Elle

établit son alphabet une centaine d'années plus tard. Elle est illustrée par de célèbres ermites, de grands théologiens et les nombreux martyrs victimes de la persécution romaine. Les docteurs d'Alexandrie, on l'a noté ci-dessus, ont été les initiateurs et les obstinés avocats du monophysisme. On a tendance, à l'heure actuelle, à voir dans cette prise de position une affirmation particulariste, préfigurant la revendication nationale.

En tout cas, le rejet des décisions du concile de Chalcédoine place la communauté copte d'Égypte — dont le clergé, comme il est de règle à l'époque, gère le statut personnel et tient l'état-civil — dans une sorte de dissidence à l'égard de l'Etat byzantin, circonstance qui aura ses conséquences lors de l'arrivée, au VII^{ème} siècle, des armées musulmanes.

Isolés depuis lors aussi bien de Byzance que de l'Occident chrétien, humiliés et frustrés en dépit de quelques brillantes réussites individuelles, les Coptes se replient sur eux-mêmes, ou, lassés, passent en grand nombre à l'Islam. A la fin du XVIII^{ème} siècle, ils ne constituent plus que 5% de la population du pays.

La renaissance copte s'esquisse avec l'expédition de Bouaparte: Desaix, qui mérite en Haute Égypte le surnom de «sultan juste», lève avec la Légion copte la première force nationale égyptienne. Sous les khédives, les Coptes bénéficient, au premier rang des Égyptiens, d'un régime de plus en plus ouvert sur l'Europe et éclairé. Le renouveau intellectuel, voire théologique et spirituel, de l'Église copte, va de pair avec le progrès culturel et social du pays. Il suscitera le remarquable essor d'un monachisme renouvelé, qui fera bientôt de certains monastères du désert des foyers de ferveur et de progrès en tous domaines. Les Coptes sont ainsi appelés à jouer un rôle social, voire politique, progressivement accru. En 1906, Boutros Ghali pacha, ancêtre de l'actuel Secrétaire général des Nations-Unies, devient Premier ministre.

C'est en Égypte que des Libanais chrétiens viennent créer la grande presse arabe moderne: Al Ahram, «les Pyramides», est fondé en 1875 par les Takla, bientôt relayés par les Gemayel. Et les Chrétiens jouent un grand rôle dans le mouvement national égyptien postulant l'indépendance, bien que des susceptibilités musulmanes se manifestent parfois: un ministre chrétien ne peuple-t-il pas son département (technique) de ses coreligionnaires? William Makram Ebeid n'en est pas moins le fidèle et efficace second de Moustafa Nahas Pacha.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, les Coptes participent vaillamment, dans des postes «techniques» mais exposés, tels que pilotes d'avion ou chefs de char, aux combats contre Israël.

Gamal Abdel Nasser exaltera la concorde islamo-chrétienne, même si son socialisme est mal ressenti par un «établissement» copte frappé

dans ses intérêts matériels. En 1968, le raïs assiste à la consécration de la nouvelle et majestueuse cathédrale copte, dont il avait tenu à poser la première pierre. Il déclare que «le christianisme et l'islam postulent tout deux l'amour», et qu'en conséquence il entend établir «l'égalité et la parité des chances».

Certaines pesanteurs, administratives sinon légales, et particulièrement durant ces dernières années, les violences des extrémistes de l'islam, surtout en Haute Egypte, entretiennent toutefois, dans la communauté copte, des craintes renouvelées et de fortes tendances à l'émigration.

Prestiges et problèmes de l'orthodoxie

De par le Concile de Chalcédoine, réuni en quelque sorte sous son égide, et qui avalise les thèses de ses théologiens, l'Eglise de Byzance est assurée de détenir la vraie doctrine du christianisme. D'où cette épithète «orthodoxe» qu'elle conservera jusque dans le langage chrétien de l'Occident, même lorsque la théologie catholique estimera qu'elle est tombée dans l'erreur. Siégeant dans la capitale de l'Empire, qui se considère comme «la nouvelle Rome», associée à ses fastes et souvent à ses ambitions, elle confère à sa liturgie magnificence et éclat. Elle estime détenir la prééminence. Son siège patriarcal revendiquera le titre d'«oecuménique», et donc l'universalité.

Byzance, cependant, a très tôt succombé aux tentations de dissidence. Du milieu du IV^{ème} siècle au milieu du IX^{ème}, elle sera tour à tour arienne, contaminée de monophysisme, monothéiste et, à deux reprises, iconoclaste. Certes, durant cette période, elle est constamment revenue à la doctrine catholique; mais de par son développement culturel et sa position politique, elle a revêtu un caractère de plus en plus oriental, et les occasions d'incompréhension réciproque vont donc se multiplier.

C'est une divergence quant à la définition de la Trinité qui entraîne, en 863, la déposition par Rome du patriarche Photius, réhabilité par la suite. Ce sera plutôt un long et complexe différend qui opposera Rome au patriarche Michel Cérulaire. Contestant certains usages liturgiques latins, comme l'emploi du pain azyme pour l'Eucharistie, puis soulevant diverses difficultés à propos du mystère de l'Incarnation, le dignitaire oriental entre en conflit avec un légat pontifical dépaysé qui, en 1054, fulmine contre lui une excommunication qui vaudra rupture effective et durable. Cette mesure sera levée, en signe de réconciliation, par le pape Paul VI. Les dissentiments doctrinaux qui séparent, en fait, orthodoxes et catholiques, sont tout à fait minimes.

L'orthodoxie se veut moins autoritaire, moins dogmatique, moins centralisée, moins rigide, que ne lui paraît le catholicisme. Les meilleurs de ses fidèles vivifient de véritables trésors de spiritualité. Dans le domaine politique et social, elle entend s'ouvrir au peuple et aux nations. Les laïcs concourent à l'élection de ses dignitaires. Le siège patriarcal du Phanar, à Istanbul, détient en principe l'héritage de Byzance, mais il ne bénéficie que d'une primauté d'honneur; son ressort territorial est restreint, et il faut déplorer que la communauté orthodoxe d'Istanbul, encore considérable lors de l'avènement de la République turque, se soit récemment amenuisée à la suite de manifestations hostiles liées au problème de Chypre.

La titulature d'Antioche revient désormais au siège de Damas. Le patriarcat d'Alexandrie dessert, outre l'Égypte, toute l'Afrique. En règle générale, dans toute entité politique nouvelle abritant une communauté orthodoxe importante, doit s'établir un patriarcat, ou, en cas d'indépendance estimée incomplète, un exarchat, comme ce fut le cas pour Mgr. Makarios à Chypre. Dans la liturgie, la langue du lieu prend une place majeure. La dénomination «grecque-orthodoxe», couramment appliquée en Occident à l'Église orthodoxe des pays arabes, ne constitue guère qu'un rappel historique.

Comme dans les autres Églises orientales, les retours au catholicisme ont suscité la constitution d'une Église byzantine de nouveau unie à Rome. Après l'Église chaldéenne (1552) et l'Église syrienne-catholique (1662) mais avant l'Église arménienne catholique (1740) et l'Église copte catholique (1742), l'Église grecque catholique fut constituée en 1724; en mémoire des origines byzantines, on la désigne souvent sous le nom d'Église melchite, «royale».

Les fidèles des Églises orthodoxe et melchite ont joué un rôle considérable dans le développement de la civilisation et des lettres arabes. Ils continuent de tenir une place éminente dans la société arabe, en sorte qu'on a pu, à propos de leur organisation ecclésiastique, parler de «l'Église des Arabes»⁷. Le très érudit exarque du Patriarcat melchite en France, Mgr Joseph Nasrallah, a consacré à l'intense activité littéraire déployée par cette communauté du Vème au XXème siècle, une étude véritablement encyclopédique⁸.

Sous la domination musulmane

L'avènement de l'Islam constitue, pour les chrétiens d'Orient, le grand choc historique qui va durablement infléchir leur destin. La domination musulmane a pour ces «gens du Livre» des conséquences complexes. D'une part, le prophète Mohamed tient le christianisme

pour une religion certes incomplète et mal comprise, mais reposant sur des bases authentiques: il n'est donc pas question de l'extirper, ni d'obliger ses fidèles à choisir entre le passage à l'Islam et la mort. Les chrétiens peuvent subsister dans les pays conquis, mais en une position subordonnée. D'autre part, les armées musulmanes abordent, en Syrie et en Egypte, des chrétientés largement acquises à la doctrine monophysite et donc en état de dissidence religieuse à l'égard de la hiérarchie orthodoxe et du pouvoir byzantin: en sorte que la conquête musulmane — dira un patriarche jacobite d'Antioche, Michel, le Syrien — a libéré ses compatriotes de «la tyrannie des Grecs».

Le prophète Mohamed semble avoir eutrevu, plutôt que vraiment connu, la doctrine chrétienne. Le mystère de l'Incarnation, à propos duquel les chrétiens ont si tôt trébuché, et celui de la Trinité, sont évoqués dans le Coran sous une forme sommaire, qui suscite leur rejet: «Ils ont oublié une partie de ce par quoi ils ont été édifiés» (V, 17). «Ils ont dit: Allah a engendré»(II, 110)«Impies ont été ceux qui ont dit: Allah est le troisième d'une triade... Le Messie, fils de Marie, n'est qu'un apôtre»(V, 77-79) «Allah ne pardonnera pas qu'il lui soit donné des Associés» (IV, 51). Le tort majeur imputé aux chrétiens, c'est d'être des «associeuteurs».

En pratique, l'Islam originel fait des chrétiens (et des juifs) des «protégés», *dhimmi*, qui, aux termes des conventions imposées aux cités conquises (contrat d'Omar), devront payer une capitation, respecter l'Islam et les musulmans, concourir à leur sécurité, ne point conserver d'armes, n'exercer qu'un culte discret, ne pas construire de nouveaux sanctuaires. Ecartés de la vie publique, ou du moins des fonctions d'autorité; exemptés des obligations militaires; voués aux professions artisanales, commerciales, financières, où ils excellent; jouant donc bientôt un rôle capital dans la cité, les «gens du Livre» seront par la suite ramenés, de par l'édiction d'un statut durci, à l'humilité prescrite.

Les «Statuts gouvernementaux» du jurisconsulte Aboul Hassan Ali al Mawerdi (XI^{ème} siècle), qui constitueront la base du régime imposé par les Mamelouks en Egypte et en Syrie, puis, jusqu'au début du XIX^{ème} siècle, par les sultans ottomans, énumèrent six obligations «nécessaires» et six obligations «désirables». Les obligations «nécessaires», dont la violation entraîne cessation de la protection islamique et donc la possibilité de mettre à mort le délinquant, comportent essentiellement le respect du Coran, du prophète Mohamed, du culte islamique, de la femme musulmane — avec laquelle il ne peut être contracté mariage — de la foi, de la vie et des biens des musulmans; de la sécurité des musulmans, dont les ennemis (et leurs espions) ne doivent pas être aidés.

Le manquement aux obligations désirables entraîne le paiement

d'une amende et le redressement du fait délictueux. Les «gens du Livre» doivent porter un vêtement distinctif, avec marques de couleur (jaune pour les juifs, bleu pour les chrétiens) et ceinture; habiter des maisons plus basses que celles des musulmans; ne pas battre les cloches en bois, ni lire à haute voix les livres religieux; ne pas boire de vin en public ni exhiber des croix et des pourceaux; ensevelir les morts discrètement; ne pas monter de chevaux, mais seulement des mulets et des ânes.

Ces obligations «désirables» organisent la séparation des sociétés, humilient les «protégés», et les soumettent aux avanies; elles conduiront, selon le cas, à l'arbitraire, voire à la persécution ou à une relative mansuétude. En Egypte, le durcissement du régime entraînera un déclin rapide de la communauté copte. Dans l'Empire ottoman, le sultan confirmera les patriarches mis par les chrétiens à la tête de leurs diverses communautés et il gouvernera et taxera ces sujets par leur intermédiaire: d'où une régularité, qui, sauf dans certaines provinces éloignées sujettes au bon vouloir de leurs pachas, stabilisera la situation des chrétiens, bientôt d'ailleurs bénéficiaires des interventions occidentales. Sous cette pression, le sultan accorde finalement, en principe du moins, à ses sujets chrétiens, l'égalité civile en 1836, l'égalité politique en 1856; et au XIX^{ème} siècle, le khédivé d'Egypte marche plus résolument encore dans cette voie.

L'émancipation et l'essor des chrétiens vivant en terre d'Islam

Deux facteurs, dans les temps modernes, ont une influence décisive au profit des chrétiens d'Orient: du XVI^{ème} siècle au début du XX^{ème}, l'intervention de la France auprès de l'Empire ottoman; à partir du XIX^{ème} siècle, le rôle considérable joué par les chrétiens d'Orient dans l'essor culturel, puis politique, des peuples de l'Orient arabe.

Obligée pour sa sécurité de rechercher un «allié de revers», la France de François Premier se tourne vers Soliman le Magnifique. Elle conclura avec l'Empire ottoman, durant trois siècles, une série de «petits traités», les Capitulations, lui permettant de protéger ses commerçants, leurs chapelains, leurs églises, et en particulier les Lieux Saints et leurs pèlerins; puis, et par extension progressive, leurs clients et amis, les chrétiens d'Orient. Le pape Léon XIII verra là, en 1898, «une mission à part que la Providence a confiée» à la France. La diplomatie française usera de ce privilège avec prudence et discernement, et tiendra à étendre, dès le milieu du XIX^{ème} siècle, sa sollicitude à tous les sujets du Sultan ottoman, tandis que Russie puis

Autriche s'efforceront à leur tour d'exercer pareille sollicitude au profit des Grecs orthodoxes et catholiques. En 1860, au lendemain de graves troubles dans le Mont Liban, Napoléon III persuadera l'Europe de s'associer à une intervention d'où découlera la création d'une province autonome du Mont Liban, esquisse et préfiguration du Liban multi-communautaire du XXème siècle, à prépondérance initiale chrétienne.

Les lettrés chrétiens qui, en dépit de l'antique interdiction d'accès au Coran, maîtrisent de longue date l'arabe classique, déploient au Levant et en Egypte une brillante activité. A partir du début du XIXème siècle, elle prend un plus large et libre essor et ouvrira littéralement aux peuples arabes l'accès au monde moderne. Il suffira de citer des poètes comme Nassif et Ibrahim al Yazigi, et plus tard Khalil Moutran, un encyclopédiste comme Boutros Boustani, des publicistes comme les Takla, les Gémayel, les Sarrouf, les Nimr, les Tabet, les Zeidan.

Le mouvement s'étend bientôt au domaine politique. On exalte le souvenir, jusqu'alors estompé, des Ghassanides, souverains d'un royaume arabe chrétien antérieur à l'Islam. Nabil Azonri, chrétien palestinien, fonde à Paris la «Ligue de la Patrie arabe», puis y publie, en 1905, le Réveil de la Nation arabe. En 1913, un premier «Congrès arabe» est organisé à Paris par quatre Chrétiens, dont le futur premier président de la République libanaise, et quatre musulmans. Les comités indépendantistes arabes qui se forment alors au Levant, et que les Ottomans frapperont au début de la première guerre mondiale, sont également animés par des fidèles des deux religions.

Epreuves actuelles: le problème capital de l'émigration

Sans doute aurait-on pu escompter qu'à la suite de l'écroulement de l'Empire ottoman, l'avènement en Orient des Etats modernes aurait pour conséquence, au profit des chrétiens d'Orient, la suppression de toute discrimination. Il n'en a malheureusement rien été. Le problème des chrétiens d'Orient continue de se poser, de manière sans doute différente selon le moment et les lieux, mais souvent très inquiétante.

A l'évocation, esquissée ci-dessus, des crises qui ont récemment éprouvé plusieurs communautés chrétiennes du Proche-Orient, bien des traits alarmants pourraient être ajoutés: saccage et abandon de villages chrétiens de la plaine de Mossoul, de longue date ravagés lors des opérations menées contre les Kurdes; discriminations, dénis de justice, avames, trop souvent subis par les chrétiens de Syrie et d'Iraq avant que le Baas ne prenne le pouvoir; multiples exodes intérieurs de dizaines de milliers de chrétiens depuis le début des dramatiques événements du Liban, et multiplication de départs vers l'étranger

considérés désormais comme définitifs; sévices infligés aux Coptes de Haute Egypte par des activistes islamistes; interminable tragédie du Soudan du Sud, etc...

Il faut aussi souligner, en contraste avec l'accueil bienveillant dans les émirats du Golfe des chrétiens figurant parmi les travailleurs asiatiques immigrés, qui disposent de lieux de culte, le refus par le royaume arabe saoudite de l'établissement de tout sanctuaire chrétien et de l'exercice public de toute liturgie chrétienne.

L'émigration, de longue date pratiquée par maints Orientaux, chrétiens en grande majorité, se développe désormais dans des proportions considérables. Le chef d'une grande communauté chrétienne du Levant nous disait récemment: «*Mon successeur pourrait bien transférer son siège en Amérique*». Déjà des hiérarchies chrétiennes orientales sont installées, et c'est heureux, dans les premiers pays d'émigration. Mais l'extension mondiale du phénomène amplifie et renouvelle le problème.

Souvent d'ailleurs l'émigration du chrétien oriental est la conséquence de sa qualification et de son ascension sociale. Le réfugié jacobite, devenu paysan dans la Djézireh syrienne, s'enrichit par son travail; son fils, sinon lui-même, cède sa terre à un Kurde plus tard venu, et ouvre une boutique dans la proche bourgade; ses petits enfants vont à l'école, d'aucuns accéderont à l'enseignement supérieur; ou les retrouvera eux-mêmes, ou on rencontrera leurs descendants répandus dans toute la gamme des métiers modernes, d'employé à contremaître et de professeur à ingénieur. Les plus ambitieux ou les plus aventureux émigreront, dans l'espoir de s'affirmer plus complètement au loin. Ce n'est là, certes, qu'un schéma, mais des cas vécus l'illustrent déjà.

L'étude du problème des chrétiens d'Orient continue de s'imposer, mais elle devra donc se renouveler et s'amplifier. Toujours attentive à des traditions, voire à des fastes historiques, qui demeurent un indispensable soutien moral, et à des articulations religieuses, dont le rôle demeure considérable et se révèle souvent salutaire, elle devra envisager l'extension moderne du problème, ses causes et ses effets. Dans cette perspective, une vaste enquête sur l'émigration des chrétiens d'Orient pourrait constituer la tâche la plus urgente.

Pierre Rondot, auteur de nombreuses études sur le Proche Orient, a été professeur à l'Institut d'études politiques de Paris et directeur du Centre des hautes études sur l'Afrique et l'Asie modernes.

Notes :

1 15, Rue Jean Goujon, Paris 8ème; musique religieuse remarquable.

- 2 1, Rue Saint Julien le Pauvre, Paris 5ème; on peut consulter à son sujet une monographie disponible à l'exarchat melchite, 17, Rue du Petit Pont, 75005 Paris: *Premier centenaire de l'affectation de Saint Julien le Pauvre à l'Eglise grecque melchite catholique, (1889-1989)*.
- 3 17, Rue d'Ulm, Paris 5ème. Citons encore la cathédrale orthodoxe (orientale), 5, rue Georges Bizet; et les églises : arménienne catholique 13, rue du Perche, Paris 3ème; syrienne catholique, 17, Rue des Carmes, Paris 5ème.
- 4 Conservée au Musée des Stèles du Xuan, en Chine; une copie se trouve à Paris, au Musée Guimet.
- 5 L'abbaye de Maredsous, Belgique, a édité une très complète monographie: Claude Sélis, *Les Syriens orthodoxes et catholiques*, 287 p, Editions Brepols, 1988.
- 6 Ne pouvant exposer ici le très complexe problème politique du Liban, nous nous permettons de renvoyer à notre article relatif aux institutions libanaises, *Revue des Deux Mondes*, septembre 1990, p. 92-111.
- 7 Tel est le titre de l'ouvrage remarquable que le R.P. Jean Corbon leur a consacré.
- 8 Joseph Nasrallah, *Histoire du Mouvement littéraire dans l'Eglise melchite du Vème au XXème siècle*, Editions Peters, Louvain; chez l'auteur, 17, rue du Petit Pont, 75005 Paris; plusieurs tomes déjà parus. De nombreuses études fondamentales sur la littérature arabe chrétienne ancienne se trouvent dans *Islamochristiana*, un volume annuel depuis 1975, Institut Pontifical d'Etudes Arabes et d'Islamologie, P.I.S.A.I., 89, Viale di Trastevere, 00153 Roma.

Les principales communautés chrétiennes du Proche-Orient

RITE	DISCIPLINE ET DOCTRINE					
	Communautés non-unies à Rome			Communautés unies à Rome		
commun aux Eglises unies ou non unies	Catégorie	Dénominations	Siège patriarcal	Date de la principale réunion	Dénomination	Siège patriarcal
Antiochien (ou syrien)	monophysite	Eglise syrienne orthodoxe, ou jacobite	Patriarche «d'Antioche» à Damas	1662	Eglise syrienne catholique	Patriarche «d'Antioche» à Beyrouth
Maronite (rameau du rite antiochien)	—	—	—	Constante en fait	Eglise maronite	Patriarche «d'Antioche» à Bkerké, près Beyrouth
Copte (initialement alexandrin)	monophysite	Eglise copte, orthodoxe»	Patriarche «d'Alexandrie» au Caire	1742	Eglise copta-catholique	Patriarche «d'Alexandrie» au Caire
Byzantin (ou grec)	«photien»	Eglise grecque-orthodoxe	Patriarche «d'Antioche» à Damas (reconnait seulement une primauté d'honneur au Patriarche oecuménique du Phanar (Istanbul))	1734	Eglise grecque catholique ou «melchite»	Patriarche «d'Antioche» au Caire et à Damas
Chaldéen	«nestorien»	Eglise assyrienne apostolique, ou «nestorienne»	Catholico» à Bagdad	1552	Eglise chaldéenne catholique	Patriarche «de Babylone» à Bagdad
Arménien	Théoriquement monophysite	Eglise arménienne apostolique, ou «grégorienne» (parfois dite «arménienne-orthodoxe»)	Catholico» de Cilicie à Antélias près Beyrouth, subordonné au Catholico» «de tous les Arméniens» à Etchmiadzine (Arménie soviétique)	1740	Eglise arménienne catholique	Patriarche «de Constantinople» à Beyrouth
Latin	—	—	—	Durant les croisades	Eglise latine	Délégué apostolique à Beyrouth
Protestants divers	diverses	Eglises ou communautés protestantes diverses	Autorités diverses	—	—	—

N.B. — Toutes ces Eglises rejettent l'autorité du Souverain Pontife

N.B. — Tous les patriarches des Eglises catholiques relèvent du Souverain Pontife



Janvier
Gravure de Yannis Gourzis, 1991
(Extrait de *Calendrier 1992*)